

BRUISSSEMENT

N°1 JANVIER

BONNE ANNEE 2024

des

C

En ce début d'année que nous vous souhaitons joyeuse et productive, la Commission Cartels vous invite à un rendez-vous périodique autour des cartels. Un rendez-vous qui témoigne de l'actualité des cartels et du transfert de travail qui s'effectue dans l'École au travers de ces petits groupes disséminés dans les régions.

A

En complément de la rubrique « En Cartel » du Mensuel, cette publication a pour objet de faire résonner le bruissement de ce qui s'élabore dans l'espace clos du cartel. Un bruissement permanent qui bouscule les codes du savoir et de sa transmission et fait nouage entre le cartel et l'École.

R

Au terme de la 1ère année de son mandat, la Commission remercie toutes celles et ceux qui se sont impliqués dans la vie des Cartels. Que ce soit au niveau de la constitution de nouveaux cartels, de contributions dans les pôles et lors de l'après-midi de cartel du 14 octobre à Paris, le travail en cartel ne se dément pas.

T

En tant que Responsable de la Commission, je remercie chaleureusement Marie-Hélène Cariguel, Isabelle Cholloux, Emmanuelle Moreau et Christophe Fauré pour leur engagement sans faille et leur dynamisme.

E

L'année 2024 sera principalement marquée par la prochaine Rencontre Internationale à Paris, pour laquelle des cartels se sont constitués et auxquels nous allons donner la parole en amont de la Rencontre sous forme d'échanges vifs par visio-conférence.

L

Puis au niveau national, une Rencontre inter-cartels a été proposée à chacun des pôles et la Commission travaille à la réalisation de cet évènement prévu en septembre 2024.

S

Pour ouvrir ce premier numéro, nous convions Laurence Mazza-Poutet, Pauline Puyenchet et Marie-Pierre Vidal qui sont intervenues lors de l'Après-Midi de Cartel le 14 Octobre dernier à Paris et dont vous trouverez ci-après les contributions.

Un éclairage éblouissant quant à l'usage et la mise en fonction du cartel.

Sophie Henry

ACTUALITÉ DES CARTELS

◆ L'édition 2024 du catalogue des Cartels recense 71 cartels dont 28 nouveaux. Parmi les nouveaux cartels environ une dizaine se sont constitués autour des thèmes des Journées nationales " *Le sexe et ses semblants*" et de la prochaine Rencontre Internationale " *L'angoisse, comment la faire parler?*".

Si le nombre reste constant par rapport à l'année passée, on observe un intérêt plus affirmé pour les cartels travaillant sur les questions cliniques. Soulignons la diversité des cartels inter- pôles et inter-forums, ceci rendu possible grâce à la mobilité virtuelle. Une deuxième actualisation du catalogue est prévue en juin 2024.

◆ En amont de la Rencontre Internationale Paris 2024, les cartels mobilisés autour de l'**Angoisse** sont invités à questionner et rendre compte du travail opérant à partir de ce dispositif. Ces rendez-vous se tiendront de janvier à avril, **uniquement en visio-conférence**.

La 1ère séquence aura lieu **Samedi 27 janvier de 14h15 à 15H30** autour d'un cartel du pôle Ouest qui échangera avec Patrick Barillot.

« Le cartel sert à penser la psychanalyse et à produire du savoir propre à chacun qui peut servir le collectif ; cette production perpétue la psychanalyse et la nourrit. » Cette formule de Nadine Cordova responsable des cartels en 2017 me semble une bonne définition de ce qu'est un cartel, mais aussi de la continuité du travail qui nous réunit ici. Penser la psychanalyse et produire un savoir propre à chacun, mais pas sans le collectif du cartel (on est au moins cinq dans un cartel), c'est le collectif dans le collectif, qui enrichit notre communauté de travail, ce que l'on essaye de faire aujourd'hui.

Le cartel il faut en user, il faut l'utilisateur au sens d'en faire usage, car le cartel ne s'utilise que si l'on ne s'en sert pas, contrairement aux piles. Le cartel est-il un pousse-à-savoir ?

Si le désir de savoir n'existe pas, au sens du désir dans la cure analytique, où il faut contrer la passion de l'ignorance, il n'en reste pas moins que dans le cartel un savoir autour d'une question précise peut se construire. Donc un pousse-à-savoir, certes, mais pas n'importe quel savoir, celui qui concerne la psychanalyse, la psychanalyse avec Freud et avec Lacan. *Scilicet : tu peux savoir*, titre de la revue fondée par Lacan en 1968, Lacan a consacré tout un séminaire au savoir du psychanalyste, je n'entre pas dans le détail, le savoir est une question fondamentale, le cartel est aussi son instrument.

Le cartel on s'y engage avec non seulement sa propre expérience de l'analyse mais en même temps avec le savoir que l'on s' imagine posséder de l'analyse et de sa théorie. Mais là encore la chose se complique, si j'ose dire, pas de théorie sans pratique. Le regretté Jacques Adam écrivait : « La psychanalyse, impose de parler en termes de praxis de la théorie pour pouvoir parler autrement de l'habituelle question des rapports de la théorie et de la pratique quand on parle d'une science. C'est alors le terme d'éthique qui vient coiffer la question qui a embarrassé les analystes pré-lacaniens : « Éthique de la psychanalyse, qui est la praxis de sa théorie », dit l'Acte de fondation[1] ».

Pas de pratique sans théorie, pensons à Freud faisant évoluer sa théorie, dans les années 20, parce que sa pratique contredit sa première topique, alors il invente la seconde topique et transforme sa théorie des pulsions dans *Au-delà du principe de plaisir*.

Dans le cartel on s'y engage à partir de son point d'ignorance, ce qui semble là le plus important, puisque le savoir ne s'organise et ne se construit qu'à partir de l'ignorance : l'originalité du discours analytique consiste à subvertir la question du savoir, en le situant du côté de l'ignorance : avec l'inconscient, il s'agit d'un savoir insu à lui-même, qu'on peut cerner.

Dans le cartel le savoir n'est pas du « tout cuit », il n'est pas déjà là, il y est question de progresser avec les autres, et de pouvoir poser les questions les plus basiques, se donner la possibilité de se tromper ou de dire des bêtises.

C'est pourquoi à partir de mon « ignorance » sur la question des semblants j'ai pu être accueillie dans un cartel éphémère qui travaille depuis le 5 juin sur « le sexe et les semblants » thème des journées de l'École. Je me suis questionnée à propos des semblants, l'intitulé de mon thème de travail de cartel « Vous avez dit semblant ? ». C'est parce qu'il est impossible, qu'il m'est impossible de travailler seule, que le choix du cartel s'est évidemment imposé à moi. Ceci avant de connaître le thème du séminaire école de l'année, la lecture du séminaire "D'un discours qui ne serait pas du semblant". Les semblants sont donc au centre du travail collectif de l'École.

Je cite longuement Sophie Rolland-Manas car ce texte évoque cette question du savoir bien mieux que je ne l'aurais fait, ce savoir qu'on ne peut partager mais qu'en même temps on essaie de construire et de partager quand même... « Mais ceci se complique avec la question du savoir psychanalytique, car comment les psychanalystes entretiennent-ils des liens entre eux ? Eux qui savent que « ce savoir n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul [...] D'où l'association du psychanalyste avec ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger. Les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ». Aussi, c'est probablement à partir de cette « position intenable », de ce trou dans le savoir, de cet impossible que des liens sont possibles. Ainsi pour chaque un, une solitude au cœur de l'expérience à laquelle s'articulent des liens sociaux spécifiques avec quelques autres. (Ce qui est aussi la définition du cartel). Ceci amène à dire que le psychanalyste dans sa solitude n'est pas tout seul, ni le seul. Et d'être seul dans son acte psychanalytique, il n'est pas pour autant seul à être seul. »

1 Jacques Adam « Praxis de la théorie en psychanalyse, une question éthique » in, Revue du Champ lacanien, n°9, 2011.

2 Sophie Rolland-Manas, « Solitude et lien social », 3ème Convention européenne de psychanalyse.

« *L'orage a envahi le ciel,
L'éclair s'est fait d'un grand cri bref,
Et les richesses de la foudre se répandent*[1] ».
Yves Bonnefoy

Je suis partie de mon expérience de cartel autour du thème des journées nationales « Le Sexe et ses semblants ». À cette occasion, nous avons fait un détour par le Séminaire *Encore* de Jacques Lacan et notamment par le chapitre VII dans lequel il développe le tableau de la sexuation. Dans ce tableau, il a un signe logique côté femme, celui du S(A) barré, qui m'a arrêté tout net. Quand je dis que ce signe logique m'a arrêté c'est-à-dire que j'ai eu la sensation que la foudre s'abattait sur moi. J'ai été tout d'abord prise d'un effroi abyssal « Comment l'Autre pourrait-il être barré. Ce n'est pas possible ! », puis quelque chose c'est ouvert, éclairé, dans un rire libérateur « Comment je n'avais pas pu voir cela avant ? Bien sûr A barré, bien sûr il y a un signifiant qui fait défaut au niveau de l'Autre et sa valeur la plus radicale est S(A)barré. « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre[2] » dit Lacan dans *Le Désir et son interprétation*. Ce terme de A barré, je l'avais rencontré à maintes reprises et, ce, depuis l'université de psychologie. Mais ce jour-là, dans un éclair, le savoir sur ce signe logique n'était plus du même ordre. Il y a eu un avant et un après. Éclair, éclairage puis Éclat(s)... de rire.

« Savoir quelque chose, n'est-ce pas toujours quelque chose qui se produit en un éclair ?[3] », se demande Lacan en 1969 dans le séminaire *D'un Autre à l'Autre*. Dans la nuit, l'éclair met en lumière ce qui était voilé par l'obscurité. On n'est pas certain de ce qu'on aperçoit dans cet éclair de lumière, c'est une déchirure du ciel, mais on est attrapé par ce dévoilement. Le tonnerre qui le suit, c'est un bruit assourdissant, désagréable, le ciel crie. Puis le silence des fins d'orage, habillé de quiétude. On n'en meurt pas, c'est plutôt drôle l'orage ! Toujours est-il que cet éclair m'a laissé sans mot, dans un éclat de rire, à la façon du mot d'esprit ou du lapsus, dont on ne peut rien en dire, mais juste en rire.

Freud a consacré tout un ouvrage en 1905 au mot d'esprit et sa relation à l'inconscient. Dans cet écrit, Freud avance que les mécanismes à l'œuvre dans le *Witz* sont les mêmes que ceux du rêve, des actes manqués ou de la création des symptômes hystériques : c'est-à-dire des effets de langage, condensation et déplacement. Des productions de l'inconscient donc, révélatrices de quelque chose de caché qui ressort, avec pour effet chez l'interlocuteur et celui qui le prononce, de provoquer : - la stupéfaction liée à l'apparent non-sens, - l'illumination c'est à dire une intuition soudaine qui procure à quelqu'un la révélation d'une vérité.

En 1957-58, Lacan ouvre son séminaire consacré aux formations de l'inconscient avec l'analyse du trait d'esprit proposé par Freud : le "FAMILLIONNAIRE". Ce trait d'esprit apparaît dans le livre de Henri Heine, *Reisebilder*. Heine conte sa rencontre avec Hirsch Hyacinthe, juif de Hambourg, collecteur de billets de loterie. Lors de leur conversation, Hirsch Hyacinthe déclare à Heine qu'il a eu l'honneur de soigner les cors aux pieds du grand Rothschild, nommé Nathan le Sage, et que de cela faisait de lui un homme important. La conversation avançant entre les deux hommes, Hirsch Hyacinthe vient à parler d'un autre Rothschild qu'il avait connu, Salomon de Rothschild. Un jour où Hyacinthe visita Salomon de Rothschild, il fut accueilli par ce dernier par ces mots « Moi aussi, je suis le collecteur de la loterie, la loterie Rothschild, je ne veux pas que mon collègue entre dans la cuisine [4] ». Hyacinthe conclut son récit en s'écriant « il m'a traité d'une façon tout à fait Famillionnaire ».

Dans ce *Witz*, Freud y voit le mécanisme de la condensation entre deux termes : familière et millionnaire. Il y a compression, emboutissage dit Freud, pour dire à demi-mot sa pensée inconsciente. Lacan parle, lui, non pas de condensation, mais de métaphore. Dans la métaphore, le moyen signifiant utilisé est la substitution à chacun des termes du signifiant. Il y a « une visée vers le sens, un sens qui est ironique, voire satyrique » : il m'a traité de façon familière, oui mais à la façon des millionnaires, c'est-à-dire pas familière du tout.

Dans le trait d'esprit « surgit aussi un objet, qui lui va plutôt vers le comique, l'absurde, le non-sens[5] » : ici c'est le personnage du *Famillionnaire*, figure de dérision du millionnaire. Lacan écrit le FAT-millionnaire pour insister sur la prétention déplaisante et un peu ridicule du personnage. C'est de là que naît la force créatrice du mot d'esprit. Il pointe que le *witz Famillionnaire* est du même ordre que la production d'un symptôme de langage tel que l'oubli de nom « quelque chose est tombé dans l'intervalle, qui est éludé dans l'articulation de sens »[6] en même temps que quelque chose s'est produit qui a comprimé l'un dans l'autre familière et millionnaire, il y a une perte. Quelque chose de refoulé dit Freud. Dissolution de l'objet dit Lacan, de l'objet métonymique « avec toutes ces chutes de sens, étincelles et éclaboussures [7]».

Pour repérer ce qui s'est perdu, ce que voile la création du trait d'esprit *Famillionnaire*, Lacan nous propose de regarder du côté de Henri Heine lui-même, l'auteur du dialogue, l'inventeur de ce trait d'esprit. Il se trouve que Heine avait des relations avec un autre millionnaire, de sa famille celui-là, son oncle. Oncle qui le traita fort mal tout au long de sa vie, et l'empêchera de réaliser ses espoirs amoureux avec sa cousine. Dans *Famillionnaire*, cet objet perdu, ne peut être que le mot « familier, famille » dit Lacan, qui « est allé poursuivre son petit circuit circulaire quelque part dans la mémoire inconsciente [8] » de Heine.

Il y a un rythme, une temporalité logique nous dit Lacan, pour que s'éclaire un savoir. Lacan propose un graphe dans *Les Formations de l'inconscient*, dans lequel il construit le mot d'esprit comme un message envoyé à l'Autre et qui revient. Il introduit deux formules pour expliciter ce qui passe en un éclair dans ce circuit : du peu-de-sens au pas-de-sens.

Le peu-de-sens, c'est le jeu de mot, l'effet incongru du trait d'esprit qui nous étourdit et nous sidère. Dans le *Witz*, le message et le code sont distincts. Il y a un non-sens. Ce code est dans l'Autre, l'Autre en tant que compagnon de langage. Le pas-de-sens émerge quand le peu-de-sens revient, homologué, par l'Autre comme création de sens. Le pas-de-sens est à prendre non pas dans le sens d'une négation, mais dans le sens d'un avancement, de ce qui passe, d'un frayage, d'un franchissement. Pas de trait d'esprit sans Autre comme tiers, pas de trait d'esprit qui n'engage le désir. Au-delà de toute demande, il y a le désir et c'est à la demande que le *witz* restitue sa jouissance. Plaisir de la surprise et surprise du plaisir.

Le trait d'esprit nous enseigne sur le savoir qui est en question dans le champ analytique et comment un analyste peut espérer être formé. Dans le séminaire *L'Insu* Lacan indique « ...il n'y a pas de connaissance. Il y a que du savoir au sens que j'ai dit d'abord, à savoir qu'on se goure : Une-bévue, c'est ce dont il s'agit »[9]. Une substitution au « savoir qu'on sait » du principe de « savoir qu'on sait sans le savoir[10] ». Une entrevue de l'une-bévue. Effectivement, il y a de quoi rire !

Il me semble que ce qui fait effet dans le cartel n'est autre qu'un effet de parole. Cet éclair je ne l'ai pas eu seule derrière mon bureau. Il faut s'adresser à quelqu'un pour faire l'expérience de cet écart entre le savoir des livres et ce qu'on peut en restituer, il y a une perte qui s'éprouve. De cette chute se dégage la dimension du S(A)barré comme place vide à partir de laquelle une élaboration de savoir peut avoir lieu.

Dans le cartel, à force de chercher le savoir absolu, et surtout, à force de ne pas le trouver, on éprouve que de savoir, il n'y en a pas de garanti. Le cartel est un lieu de passages : on passe du savoir du maître à un savoir nouveau, on passe de l'écoute passive à une participation active, d'un savoir supposé à un savoir exposé. En ce sens, le cartel s'offre comme un complément de la cure, avec pour effet l'acceptation de ce trou dans le savoir, ce trou qui ne fait plus énigme mais porte, engage, pousse au savoir.

1 Y. Bonnefoy, *Les planches courbes*, Gallimard Poésie, Paris, 2015, page 102.

2 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, Ed. La Martinière, Paris, 2013, p.353.

3 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p.200.

4 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Seuil, Paris, 1998, p. 22-23.

5 *Ibid.*, p.29.

6 *Ibid.*, p.31.

7 *Ibid.*, p.44.

8 *Ibid.*, p.53.

9 J.Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 14 décembre 1976.

10 *Ibid.*, leçon du 21 décembre 1976.

MARIE-PIERRE VIDAL: LA MISE EN VOIX DU TEXTE DU CARTEL: UN POSSIBLE TRAIT D'ESPRIT ?

« Chaque "un" des participants y vient avec ses questions et quelques réponses relancent de nouvelles questions qui fluent et refluent avant d'émerger. La confiance permet un laisser penser individuel mais dans le collectif. Le dire de chacun sert de mise à feu à la pensée des autres, organise une danse autour du trou du savoir qui ravive le désir individuel et le désir de travailler ensemble. Quand le cartel fonctionne, la satisfaction laisse une empreinte qui pousse à la répétition, à la constitution d'un autre cartel. Commencer et se maintenir dans un parcours analytique et en participant à un cartel est une expérience privilégiée qu'offre l'École. Pour les analystes c'est une exigence qui sauvegarde son désir noué à celui des autres ».

Vous comprenez pourquoi j'ai choisi cet extrait du magnifique prélude de Blanca Sanchez Gimeno par lequel elle introduit la Journée des cartels franco-espagnols à Madrid en octobre 2017, Journée organisée en grande partie par Laurence Mazza-Poutet (à retrouver en édition bilingue sur le site de l'École). Il pose avec une grande clarté les conditions qui permettent de maintenir dynamique le fonctionnement d'un cartel. S'y inscrire ne suffit pas, y participer ne suffit pas, il faut que la mayonnaise prenne.

Qu'est-ce qui permet qu'un cartel fonctionne ?

À essayer de prendre une perspective sur mon expérience de plus de trente ans de travail en cartel, il m'est apparu que ce qui y revient, toujours, est une confrontation à la pratique des mots. Que la voix qui lit tout fort, les fasse entendre, que l'accent qui les soutient, les fasse résonner dans une élocution propre à chaque membre du cartel, que les lettres qui les ordonnent rendent solide l'écho de leur ancrage, travailler en cartel c'est une plongée à la recherche du trésor des mots qui livrerait la carte même de recherche du trésor.

Ce risque de mise en abîme est un possible écueil du travail en groupe et la limite temporelle imposée par les règles d'inscription même du cartel y a toute sa nécessité. Dans un cartel, on lit, on parle, on épelle, on déchiffre, on reformule, on bafouille, on s'embrouille, on explique, on s'explique, on note, on gribouille, est-ce qu'on s'écoute, est-ce qu'on s'entend ?

Pour cela, ne faut-il pas se laisser contaminer par la langue de l'autre pour reprendre la formule de Polina Panassenko dans son roman « Tenir sa langue »[1]. La langue de celui ou celle dont on a choisi dans le cartel de lire la trace, Freud, Lacan, Descartes, Joyce, Louise Bourgeois, Francis Bacon, Shakespeare...la langue de ceux qui ont tenté de faire entendre quelque chose du réel.

Mais surtout la langue de chaque cartellisant. Se laisser contaminer par la langue de l'autre suppose une certaine perméabilité dans notre propre rapport au langage. Car on rencontre ce que Lacan appelle dans le *Séminaire V* que nous étudions avec mes collègues qui sont partie prenante de ce que je vous présente aujourd'hui, Pascale Guignard, Valérie Herlin, Béatrice Tropis et notre Plus-un Pierre Włodarczyk, on y rencontre un autre lieu du code : « dès que vous parlez à quelqu'un, il y a un Autre, un autre Autre en lui, en tant que sujet du code[2] ».

De fait, il faut trouver dans un cartel pour qu'il fonctionne, pour qu'il avance, et ça prend du temps, pour que s'y produise une trace, il faut trouver un certain entendement. J'en ai trouvé l'écho chez Gilles Deleuze lorsque dans son séminaire de philosophie, il interpelle les personnes qui s'y pressent pour en recueillir, non pas des critiques sans argument ou des commentaires désobligeants, mais pour en recevoir des propos qui insufflent un vrai débat, ce qui suppose, insiste-t'il, de « se mettre d'accord sur la façon de poser le problème », « une même façon de poser les termes du problème » sinon dit-il « vous n'avez rien à faire ici ».

Le cartel est un dispositif qui peut permettre de poser, *ensemble*, les termes du problème que l'on a choisi d'étudier.

Ensemble, je l'entends à la façon dont nos collègues hispanophones oralisent le syntagme «lalangue», « la lengua, en junto », ensemble, lié, pas n'importe comment « en junto » : « en compagnie ». Du compagnonnage, pas du collage.

Il y a l'idée pour moi, dans le cartel de faire équipe, en *junto*. Chacun est responsable de l'efficace du cartel. C'est en cela que cette structure de travail peut être un pousse-au-travail car chacun est saisi par quelque chose de difficile à élaborer. Cette structure composée de quatre, cinq ou six personnes, comment la rendre opérationnelle, c'est-à-dire comment s'en servir pour que se produise une trace écrite, tout le monde écrit dans un cartel (prend des notes, élabore, etc.) mais aussi une trace épistémique telle qu'un jour puisse se dire comme je l'ai entendu de la part de quelqu'un à l'origine de la création de notre Ecole et qui la fait vivre : « ce texte je l'ai pourtant lu 50 fois, commenté à plusieurs occasions et je m'aperçois que je n'avais rien compris ». Quelle belle modestie. La carte du trésor ne dit pas comment la lire.

Dans un cartel, on lit, on écrit et peut-être ça s'inscrit de travers. Cela dépend aussi de la plasticité inconsciente de chacun dans son rapport au savoir. Mais quel savoir ? Le savoir psychanalytique, legs déposé par Freud et sa suite ? Celui du psychanalyste (et il y a autant de savoirs que de psychanalystes) ? Celui que chacun tire de son analyse ?

Là encore, revenons à Madrid et écoutons le témoignage de notre collègue Cora Aguerre : « *Dans mon expérience, le cartel est un organe de base qui nous sort de la solitude pour converser avec d'autres, démontrer nos idées, nos convictions et poser nos questions. Dans le cartel le savoir n'est pas du « tout cuit », il y est question de progresser avec les autres. Il n'y a pas de savoir institué, pas de savoir transmis à ceux qui écoutent, mais la question de chacun balise le terrain, pas sans les autres* ». Pas sans les autres mais en vue d'une production individuelle. « Il n'y a pas de savoir institué, pas de savoir transmis à ceux qui écoutent ».

Freud, contrairement à Lacan, n'a pas isolé comme tel le mot savoir. Il l'emploie presque toujours sous sa forme verbale, *wissen*, (substantivée chez Lacan, **Le** savoir), comme préfixe dans la composition de termes propres au vocabulaire de la psychanalyse (*Wissendrang*, *Wissentrieb*..) et se sert de la forme du participe passé, *wußt*, comme d'un suffixe pour composer d'autres mots qui eux aussi deviendront des signifiants de concepts de la psychanalyse dont le fameux *Umbewußt*, inconscient, que Lacan va translittérer en *Insu*, savoir insu, de l'Une bévue. Translittérer, c'est une façon de reconnaître qu'il y a de l'illisible, et que cet illisible confronte au réel, au hors sens. Ainsi cette petite fille : « J'ai envie d'apprendre à lire mais je veux pas savoir ».

À noter que le mot *Witz* a pour racine *Wissen*, savoir. Alors que dans d'autres langues, il conserve quelque chose de la puissance métaphorique que recèle l'*ingenium* (talent) cher à l'humanisme rhétorique. Cicéron louait dans l'*ingenium* la capacité à former des métaphores c'est-à-dire à opérer des déplacements du sens des mots pour les rapprocher, ce que l'on n'arrête pas de faire dans un cartel, et Aristote notait que cette capacité à faire des substitutions est la seule chose qu'on ne peut prendre à autrui, c'est-à-dire que ça ne s'apprend pas. C'est propre au lien que chacun a instauré avec le langage.

En ce qui concerne le transfert de travail supposé à l'œuvre dans le cartel, qu'en est-il du sujet supposé savoir ? Transfert sur un texte, sur son auteur ? Transfert à la psychanalyse ? à l'École ? Sur un Plus-un reconnu dans l'École et choisi pour épauler ce transfert ?

La part de défrichage et de déchiffrement inaugural au travail commun suppose de faire confiance au texte, d'être en confiance avec le texte, quand on est dedans, il faut suivre son idée, son parcours pour s'approprié, soi, ce qui doit l'être. Faire confiance au texte suppose de ne pas en ignorer les alluvions : coquilles, rajouts, omissions, interprétation, déposés au fur et à mesure des publications. J'ai l'expérience d'un groupe de lecture de Freud en français, allemand et espagnol, où, d'une langue à l'autre, on avait l'impression de ne pas lire le même texte et ce n'était pas dû à l'intraduisible du dialecte viennois de Freud. Mais plutôt apparaissait là une volonté des éditeurs d'expliquer, de commenter, d'en rajouter du côté du sens, encore et encore (l'édition espagnole surajoutait facilement un paragraphe à la fin de chaque chapitre là où l'édition française avait tendance à la troncature pour lever toute équivoque).

Dans un cartel, on déchiffre mais, à la différence du rêve, le texte ne se présente pas comme un rébus et l'énigme qu'il peut présenter n'appelle pas l'association libre. Le déchiffrement s'organise plutôt sur le mode du quiproquo : quid pro quo une chose pour une autre. On tombe sur un mot, un thème, une construction un peu floue, etc... et le mouvement de substitution, explication, association, se met en marche. C'est par la possibilité de substitution que se conçoit l'engendrement, si l'on peut dire, du monde du sens [3].

En pharmacie, il fut un temps où parler de quiproquo n'avait rien d'un effet littéraire mais pouvait aggraver l'état du patient à qui l'on administrait, quidproquo, une substance à la place d'une autre. D'où l'idée de méprise.

Dans un cartel, se méprendre sur le sens n'est pas bien inquiétant. De même qu'en pharmacopée, il y a le principe, princeps, générique du langage qui fait que la chaîne signifiante peut dérouler des paradigmes à l'infini pour s'enrouler et s'enrôler dans la compréhension. Mais demeure le non substituable. C'est là-dessus qu'on bute, pensons par exemple à nos concepts comme l'objet a, qui se définit de ne recevoir aucune définition ou encore jouissance qui s'éclaire par défaut, ni du plaisir, ni du désir... Pas de quiproquo possible. Quel sens donner à ce qui se présente comme n'en ayant pas ?

A son époque, Freud aborde le pas de sens par son livre sur Le mot d'esprit[4] auquel semble-t-il, il souhaitait donner un caractère moins écrit, voir même spirituel, que la science des rêves[5]. Cela rejoint la problématique que l'on rencontre dans l'exercice même du cartel et dont j'essaie de repérer l'archipel : comment mettre en voix ce qui est écrit, ce qu'on y lit, ce que l'on écrit soi-même, comment le rendre vivant pour les autres, mais également lisible. Va et vient permanent entre la vocalisation et la typographie, l'énonciation et l'énoncé, la parole et le langage, l'écriture et la lettre à la recherche... du sens qui prolifère du fait même des lois du langage. Comment y couper ?

À l'opposé du caractère éphémère de la beauté de l'œuvre d'art (*Vergänglichkeit*, non éternel, qui est le titre de son ouvrage sur l'art devenu « Éphémère destinée » en français) Freud explique le caractère de *Kurtzlebigkeit* du mot d'esprit, sa brève durée de vie, par la nécessité que celui-ci soit à chaque fois nouveau dans la mesure où « il est dans la nature de l'acte de surprendre, de prendre de court, de ne pas réussir une seconde fois [6] ». Ce moment de surprise, vous vous en souvenez dans le mot d'esprit, il est précédé d'un temps d'inhibition, de suspension *Hemmung*.

En ce qui concerne l'exercice du cartel, je propose de prendre en compte certains moments de suspension qui s'y présentent comme proches de ce qui se passe dans le *Witz* à entendre comme trait, trait d'esprit, *Kurtzlebigkeit*, que caractérise la fugacité. Il me semble qu'on peut avoir le témoignage qu'un cartel fonctionne, que la mayonnaise a prise, lorsque surgit une manifestation de l'inconscient qui prend au dépourvu celui qui parle, celui qui expose le travail qu'il a produit pour la séance et où soudain, il entend quelque chose dans sa propre énonciation qui va au-delà de ce qu'il s'est employé à construire pour le signifier aux autres.

L'effet de suspension peut prendre la forme de silence soudain, de répétition de la même séquence, de bafouillage « je ne sais pas si je vais réussir à le dire », « je ne comprends rien à ce que j'ai écrit et que je vous lis » et touche peut-être quelque chose de son propre rapport au savoir, inconscient. Moment de non-sens : à force de chercher du sens, tout perd son sens. Quelque chose dans ce qui s'est dit s'est échappé pour faire mouche. *Acumen*, la pointe, le trait. Cette suspension, *Hemmung*, peut signer le moment où son effet va être de renoncer à comprendre, mais c'est comme le *Witz*, son acuité crée la surprise. La surprise, pour Lacan est ce qui permet de différencier mot d'esprit et trait d'esprit. Et ce n'est pas bonne ou mauvaise surprise : c'est une rencontre. Là où Freud présente le mot d'esprit comme exercice de pensée, « dont l'essence du *Witz* réside dans ses moyens techniques », Lacan semble indiquer que c'est plutôt comme trait, comme flèche qui rompt la pensée que le *Witz* a sa pertinence.

Renoncer à comprendre n'empêche pas de se confronter au savoir comme le chante Cindy Poosh dans Issemou « *Non je n'ai pas peur quand je cherche en vain la clarté et que c'est l'obscurité qui me regarde* ». Alors je me suis demandé si ces manifestations de diffraction énoncé/ énonciation qui se produisent dans notre cartel tiennent aussi au fait que dans le Séminaire V que nous étudions, c'est à partir de la structure du mot d'esprit que Lacan y construit son fameux graphe qui tente par un circuit complexe de nouer le défilement des signifiants dans la synchronie à la diachronie qui caractérise la signification. Qui se rompt à certains moments. Ces ruptures, on peut en faire profit.

C'est ce que pourrait dire le Famillionaire (avec un seul n) créateur du site « Sans refrain ». Ce Famillionaire est un producteur français d'artistes de rap. Des rappeurs dont l'art réside dans la désarticulation de la prosodie, la vélocité de la syllabe qui parle plus vite que son rythme, un déplacement de la coupure vocale, pour faire entendre, comme dans le mot d'esprit, autre chose que ce que l'on dit.

[1] Panassenko Polina, *Tenir sa langue*, Points, éditions de l'Olivier, 2022

[2] J.Lacan, Le Séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p.149

[3] *Ibid.*, p.31

[4] S.Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, NRF éditions Gallimard, collection Connaissance de l'inconscient, Paris 2007.

[5] Turnheim Michael, *L'autre dans le même*, collection In progress, éditions du Champ lacanien, Paris 2002. p.113

[6] *Ibid.*, p.98.